

Document 1: Le trouble du genre représenté par les genres grammaticaux de la langue française

Marocain d'origine, et philosophe de formation, il quitte sa terre natale en 1971 quand l'enseignement de la philosophie est arabisé. Il s'installe alors à Paris où il poursuit des études de troisième cycle en psychologie et se lance dans le journalisme. Sa langue maternelle est l'arabe, et comme de nombreux Marocains de sa génération, il a connu une scolarité bilingue. Si Tahar Ben Jelloun écrit en français, il trouve son inspiration principalement dans la culture maghrébine, et c'est une image utérine qu'il choisit pour saisir le bilinguisme « mental » qui le caractérise : «Pourquoi la cave de ma mémoire, où habitent deux langues, ne se plaint jamais? Les mots y circulent en toute liberté, et il leur arrive de se faire remplacer ou supplanter par d'autres mots sans que cela fasse un drame.»

L'Enfant de sable raconte, par la voix de plusieurs narrateurs plus ou moins fiables, l'histoire troublante d'une petite fille marocaine née au début du vingtième siècle, qui, parce qu'elle est la huitième fille d'une famille sans garçon, sera élevée comme un fils aux yeux de la société. En effet, le père souhaite échapper au déshonneur de n'avoir engendré que des filles, tout en contournant les lois islamiques sur l'héritage qui favorisent les lignées mâles. Par la décision arbitraire du père et la force performative de sa parole, une fille devient un garçon : «*Appelons-le Ahmed*». Peu à peu, **le personnage va réinvestir son identité féminine au terme d'un parcours initiatique, d'une « aventure » dont les péripéties sont pour beaucoup d'ordre linguistique.** Tahar Ben Jelloun montre à sa façon que le genre n'a rien de naturel et qu'il est le résultat d'une construction sociale. La métaphore architecturale qui parcourt le texte souligne de façon récurrente cette donnée. Avec L'Enfant de sable, Ben Jelloun illustre le propos de Judith Butler dans *Trouble dans le genre*, à savoir que le genre est performatif et arbitraire : il se réalise par le fait même d'être énoncé, puis mis en pratique. Le personnage oscille d'un sexe à l'autre, et cette oscillation se manifeste dans la langue, prenant sa source dans le fonctionnement des catégories du genre grammatical du français. On peut ainsi remarquer un véritable « trouble » du genre grammatical dans ce roman francophone. L'auteur joue avec les signifiants et ce jeu n'est pas innocent car la double identité de son/sa protagoniste se dit et se construit dans la langue.

Dans la première partie du roman, la narration est prise en charge par un conteur de rue installé sur une place de Marrakech. Y est racontée la

naissance, l'enfance puis l'adolescence d'Ahmed. Des formules épiciques d'une part (c'est-à-dire qui n'obligent pas à choisir entre les deux genres grammaticaux du français) et le masculin d'autre part, dominent les différents niveaux narratifs. L'écrivain utilise le terme de bébé, celui de prince ou de héros pour faire référence à Ahmed. Le conteur a également souvent recours à des substantifs sémantiquement épiciques comme personnage, ou parfois grammaticalement épiciques comme enfant. Grâce à différents procédés de désambiguïsation, le masculin s'avère en réalité «omniprésent»). C'est le cas dans l'exemple suivant :

« L'enfant à naître sera un mâle même si c'est une fille ! [...] L'enfant que tu mettras au monde sera un mâle, ce sera un homme, il s'appellera Ahmed même si c'est une fille ».

Dès les premières pages du livre, le texte de L'Enfant de sable joue sur la bivalence que permet le français à la différence de l'anglais et aussi de l'arabe. Si le personnage à naître est du sexe féminin, pour la société, il sera un homme, par le choix de son père. Tahar Ben Jelloun fait jouer la langue pour souligner ce parti pris, cette double identité fabriquée de toutes pièces. On peut le voir dans ce passage du discours (rapporté par le conteur) du père adressé à la mère de l'enfant :

« Toi, bien entendu, tu seras le puits et la tombe de ce secret. Ton bonheur et même ta vie en dépendront. Cet enfant sera accueilli en homme qui va illuminer de sa présence cette maison terne, il sera élevé selon la tradition réservée aux mâles, et bien sûr il gouvernera et vous protégera après ma mort. »

Si le genre des inanimés est arbitraire en français et s'il ne peut y avoir qu'une coïncidence fortuite entre l'ordre des mots et des choses, le balancement entre un attribut de genre masculin et un autre de genre féminin (« *tu seras le puits et la tombe* »), lui, n'est pas le fruit du hasard. La présence d'adjectifs possessifs marquant le genre du possédé en français (« *ton [...] ta* ») participe de ce flottement qui suggère le choix, et constitue l'un des ressorts stylistiques du texte. Il souligne l'arbitraire de la décision du père, qui fait, par la seule valeur de sa parole, de sa huitième née, un fils. Le texte de Ben Jelloun se déroule ainsi sur le mode sylleptique du dédoublement dissimulé ou au contraire assumé. Le recours au syntagme cet enfant est à cet égard intéressant. D'un point de vue sémantique, ce passage ne laisse aucun doute sur le sexe du

personnage : « *cet enfant* » est bel et bien « *un homme* », « *élevé selon la tradition réservée aux mâles* » ; d'un point de vue grammatical, le doute n'est pas permis non plus, le syntagme *cet enfant* étant anaphorisé par le pronom *il* ; cependant, l'auteur joue sur le hiatus entre la graphie, qui marque le genre masculin et la prononciation du syntagme par le conteur. En français, on peut aussi bien entendre *cet enfant*, masculin, ou *cette enfant*, féminin, comme si la féminité, tapie derrière les codes culturels, ne pouvait sourdre que de façon masquée et silencieuse. Le jeu phonique est important, de même que le balancement entre féminin et masculin. Le neutre et le masculin dominant logiquement dans le passage.

Dans les pages du journal intime d'Ahmed citées par le conteur très tôt dans le roman, le genre choisi est encore le masculin. Ahmed se confie sans aucune ambiguïté :

« J'étais secrètement content de ne pas faire partie de cet univers si limité [celui des femmes]. [...] Ce fut là [au hammam] que j'appris à être un rêveur. ».

Avec l'adolescence, et la crise qu'elle entraîne, les marques de l'ambivalence sexuelle, et donc textuelle, vont proliférer, essentiellement dans les extraits du journal intime du personnage (même si, comme précédemment, le masculin continue de dominer) :

“Je suis régulier. [...] Je suis l'architecte et la demeure ; l'arbre et la sève ; moi et un autre ; moi et une autre”

Quand le personnage s'adresse à son père pour dénoncer la mystification qu'il incarne, le même va-et-vient déjà repéré entre substantifs grammaticalement féminin et masculin se produit :

“N'est-ce pas le temps du mensonge, de la mystification ? Suis-je un être ou une image, un corps ou une autorité, une pierre dans un jardin fané ou un arbre rigide ? Dis-moi qui suis-je ?”

[...]

“Qui suis-je ? Et qui est l'autre ? Une bourrasque du matin ? Un paysage immobile ? Une feuille tremblante ? Une fumée blanche au-dessus d'une montagne ? Une giclée d'eau pure ? Un marécage visité par les hommes

désespérés ? Une fenêtre sur un précipice ? Un jardin de l'autre côté de la nuit ? Une vieille pièce de monnaie ? Une chemise recouvrant un homme mort ? Un peu de sang sur des lèvres entrouvertes ? Un masque mal posé ? Une perruque blonde sur une chevelure grise ? "

Ce va-et-vient entre des substantifs de genre grammatical féminin et masculin qui traduit le trouble identitaire du personnage et instaure un flottement existentiel.

Quelques pages plus loin, quand Ahmed évoque ses règles, l'ordre des mots et des choses semble bouleversé, comme en complet désaccord : *«j'attendais le jour où moi aussi j'ouvrerais cette armoire clandestinement et où je mettrais deux ou trois couches de tissu entre mes jambes. Je serais voleur. »* Peu à peu, les marques du féminin se mettent à s'insinuer dans le texte en lien avec le personnage, notamment quand Ahmed reçoit des lettres d'un correspondant anonyme mais que l'on soupçonne être lui-même. Cet échange parcellaire de lettres instaure comme un dialogue imaginaire entre les deux faces du même personnage. Ahmed est un Janus qui ne s'ignore plus, même si le féminin reste encore l'apanage du discours de l'autre. Le mystérieux correspondant écrit par exemple : *«Vous restez bien évasive. [...] je vous entends parler à vous-même ou vous coucher nue dans les pages blanches de ce cahier [...]. »*

La dissymétrie graphique et phonique entre **évasif** et **évasive**, graphique uniquement entre **nu** et **nue**, est immanquable pour le lecteur francophone.

Tahar Ben Jelloun **insinue dans son texte des possibilités de lecture duelle.**

Le chapitre 8 s'ouvre sur l'une des nombreuses digressions que comporte le récit ; il s'agit de l'histoire d'un dénommé Antar, chef militaire autoritaire et respecté de tous ses hommes. Antar se révèle être en réalité une femme qui sera vénérée après sa mort. Quand il est question du jeune amant de la belle, sous la plume attentive de Tahar Ben Jelloun, l'entrelacement des corps reste flou : *« Bien sûr il n'a jamais su que cette femme n'était femme que sous son corps, que dans ses bras. »* De quel corps et de quels bras s'agit-il ? Ceux de l'homme ou de la femme ? Deux lectures s'offrent ici au lecteur.

Enfin, la mort de Fatima, la malheureuse épouse d'Ahmed, marque l'entrée du personnage d'Ahmed dans le monde adulte. La « mutation »

de ce dernier est alors pleinement engagée si bien que les prédicats féminins apparaissent enfin dans son discours, instaurant une forme d'ambiguïté moins larvée.

« Je me suis assez donné. À présent je cherche à m'épargner. Ce fut pour moi un pari. Je l'ai presque perdu. Être femme est une infirmité naturelle dont tout le monde s'accommode. Être homme est une illusion et une violence que tout justifie et privilégie. Être tout simplement est un défi. Je suis las et lasse. »

Dans les chapitres 11 et 12, chapitres de transition respectivement intitulés « L'homme aux seins de femme » et « La femme à la barbe mal rasée », le personnage choisit de quitter sa famille pour devenir un phénomène de foire. Après s'être enfermé dans sa chambre, sorte de monde utérin obscur, il sort dans les rues pour se découvrir femme ; cette naissance à soi ne peut se faire dans le seul repli narcissique, et sera d'ordre social. Là, le personnage rencontre une vieille femme qui fera office de sage-femme en l'interrogeant sur son identité :

- Qui es-tu ? [...] c'était là la seule, l'unique question qui me bouleversait et me rendait littéralement muette.

Comme le fait remarquer un critique à propos de ce passage : « *Le voilà devenu une femme à part entière, et le signe le plus incontestable de cette féminité plénière est cette marque linguistique du féminin qui va s'afficher dans les participes passés et les adjectifs dans l'écriture de son journal.* »

Bousculée, rudoyée, je résistais gagnant ainsi ma part d'oubli. [...] Je n'avais pas d'appréhension. Au contraire, je jubilais, heureuse, légère, rayonnante.

L'auteur manipule le français au service d'une esthétique de la tromperie et du travestissement, et d'une politique du sujet et de l'identité.